



# LETTRE PASTORALE

DE

Monseigneur l'Evêque de Beauvais, Noyon et Senlis,

PRESCRIVANT

**UN TRIDUUM DE PRIÈRES PUBLIQUES**

**POUR L'ÉGLISE ET POUR LA FRANCE**

ET ANNONÇANT

**UNE DOUBLE INDULGENCE PLÉNIÈRE.**

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Le 24 du mois de Juillet, notre Saint-Père le Pape, en préconisant un certain nombre d'Evêques, a prononcé, en présence du Collège des Cardinaux, une de ces magnifiques Allocutions qui vivront comme des monuments de la sagesse et de l'énergie

# Le Valois, terre de mission de l'église (1870 - 1914)

Philippe PAPET

Parler d'une mission, d'une reconquête des esprits par l'Eglise suppose que la situation initiale soit celle d'une faible piété. C'est le cas du Valois et du Senlisis en 1870. Comment s'en rendre compte ?

\* Nous disposons d'abord pour cela des rapports que les doyens de l'archiprêtré de Senlis envoient régulièrement aux autorités diocésaines. Ils nous indiquent de façon précise l'état de la pratique dans les paroisses, le nombre de messalisants, de communians, et, au rythme des visites pastorales de l'évêque, de confirmands. Ils nous renseignent aussi sur les difficultés que rencontrent les desservants dans l'exercice quotidien de leur sacerdoce, tant au plan spirituel (contenu de la piété des fidèles, fréquence de l'approche des sacrements) qu'au plan matériel (état des relations avec les conseils municipaux, les instituteurs, importance du casuel, état du presbytère). Sont, aussi précisés dans ces rapports, le nombre de mariages civils, de protestants, voire de libres penseurs.

\* Nous pouvons aussi compter, plus ponctuellement, sur les registres tenus par les desservants en charge d'une paroisse importante. Toutes les manifestations de la vie paroissiale y sont précisées avec minutie ; nous connaissons par là la fréquence des réunions du conseil de fabrique, le recrutement et le dynamisme de telle ou telle association charitable ou de telle ou telle confrérie de piété et pouvons ainsi établir une carte montrant la densité du tissu cléricale dans

l'arrondissement de Senlis aux différents moments de la période qui nous intéresse. Ces registres nous renseignent aussi sur l'organisation locale des fêtes calendaires et sur la fréquence des processions et pèlerinages.

\* Tous les éléments statistiques, issus de la série V des archives départementales (états des clergés ; ordos diocésains) nous apportent des indications précieuses sur le personnel ecclésiastique. Nous connaissons ainsi l'origine géographique des prêtres (le département de l'Oise est-il un département de vocations sacerdotales ?). Nous pouvons suivre ainsi la carrière des desservants et l'évolution sur le long terme du nombre des ordinations. Ces éléments statistiques nous indiquent enfin le nombre de cures et paroisses non pourvues et l'importance du binage (1).

\* Les mandements épiscopaux sont aussi une source essentielle pour connaître l'importance de la pratique et de la piété dans le diocèse au début de notre période. Les évêques de Beauvais (2) définissent après 1870, et cela en réponse aux demandes des desservants, une stratégie pastorale adaptée à la faible pratique générale. De toutes ces sources, il ressort qu'en 1876 la situation dans l'arrondissement de Senlis n'est pas satisfaisante pour les autorités diocésaines. Pourquoi ?

\* Tout d'abord parce que la pratique est faible, et très souvent minoritaire parmi les adultes. Sur les 133 communes que com-

(1) Binage : fait, pour un prêtre, d'avoir en charge deux paroisses.

(2) Monseigneur GIGNOUX de 1841 à 1878  
Monseigneur HASLEY de 1878 à 1880  
Monseigneur DENNEL de 1880 à 1884.

Citons aussi Monseigneur FUZET, futur archevêque de Rouen, qui jouera un rôle essentiel au moment de la querelle sur la Loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il est évêque de Beauvais de 1893 à 1900.

porte l'arrondissement de Senlis, seules 11 ont un pourcentage de messalisants supérieur à 24, alors qu'on en compte 13 avec un pourcentage compris entre 16 et 24, 78 avec un pourcentage compris entre 8 et 16, et même 31 dont le pourcentage est inférieur à 8 : la pratique est donc dans l'arrondissement globalement faible encore qu'il convienne d'affiner cette analyse en introduisant des nuances par canton. Ceux de Betz et de Crépy rassemblent plus de la moitié des communes où la pratique est inférieure à 8 %, alors que celui de Senlis s'avère être le canton où la pratique est la plus forte. A Crépy-en-Valois, l'abbé THOREL ne recense que 200 messalisants pour une population totale de 2 750 habitants en 1876.

Toujours dans le Valois, à Vauciennes, l'abbé DELARUE se désole de la faible pratique : à peine 30 fidèles à la messe dominicale pour une population de 480 habitants en 1876. La situation est sensiblement meilleure dans le Senlisis : à la Chapelle en Serval sur les 475 habitants que comprend la commune, en 1876, une centaine pratiquent régulièrement et approchent souvent les sacrements.

\* La faible pratique s'accompagne de manquements graves aux exigences de la foi : les curés et desservants formulent pour cela de nombreuses plaintes aux évêques. Les desservants de Balagny, de Bargny, d'Ivors se désolent de la non sanctification du dimanche. Le desservant de Brégy, dans une plainte formulée à l'évêque en 1875 dénonce *"le manque de travail des femmes qui devraient cultiver le jardin en semaine pour éviter à leur mari d'avoir à le faire le dimanche"*.

Le jeune abbé COMBEL (29 ans) cure de Boran en 1873, constate l'abandon des sacrements, l'absence à peu près complète de sens religieux et s'étonne des manquements aux devoirs "les plus immédiats" du jeûne et de l'abstinence. Un autre jeune prêtre, l'abbé BARTHELEMY, 38 ans, desservant à Rouvres dénonce en 1874 les *"pressions exercées par les maris pour que leurs épouses s'éloignent des sacrements après le mariage"*. Quant à l'abbé LANGLOIS, curé de Pont-Sainte-Maxence, il constate lui aussi la faible pratique masculine et conclut *"qu'ainsi la religion s'en va avec le sens des devoirs de la famille"*. L'abbé MANUEL, curé de Cires-les-Mello critique sévèrement *"la jeunesse qui travaille en usine"*, notamment

celle qui empêche les ouvriers de faire venir le prêtre au moment des agonies et qui se moque de ceux qui font leur devoir. D'une façon plus générale, les desservants s'insurgent contre l'absence de la bonne mort. *"On meurt sans sacrement"* conclut le curé de Trumilly. D'autres manquements sont recensés : les parents diffèrent trop le baptême des nouveaux-nés, la piété personnelle est rare ; à Rully *"on ne prie pas"* constate l'abbé CHABAUT.

L'archiprêtrie de Senlis voit dans tout cela les conséquences d'une recherche trop excessive des plaisirs, d'un manque d'exemplarité des notables. Les familles sont responsables de l'irréligiosité. Les desservants d'Eve, d'Ermenonville se plaignent de l'ivrognerie, des mauvaises lectures, de la fréquentation trop assidue des cabarets et de la responsabilité des parents qui contredisent les curés de peur de voir leurs enfants devenir trop religieux. A Nanteuil, le doyen COMMELIN constate en 1876 l'absence complète de la classe ouvrière aux offices et la constante profanation du dimanche.

Faible pratique, faible piété, faiblesse aussi du tissu clérical et donc de possibilités pastorales. L'évêque de Beauvais, relevé en 1824, n'a pas encore parfaitement restructuré son organisation. De nombreuses paroisses sont ainsi demeurées sans desservant de longs mois, voire des années. En 1839, le diocèse de Beauvais présentait 108 succursales vacantes, non compris les vicariats et autres titres cela malgré les demandes adressées par les autorités municipales. La situation était telle que l'évêque de Beauvais, pour faire face aux besoins, se résout à priver momentanément, de leur pasteur les paroisses qui n'apprécient point assez la chance qu'elles ont d'avoir un cure, c'est-à-dire celles où la pratique est trop minoritaire. Creil est dans ce cas ; le curé y fait, paraît-il, le bien mais la commune et spécialement le maire se conduisent très mal à son égard, supprimant l'habituel supplément de traitement accordé par les communes et ne craignant même plus la menace d'un déplacement du prêtre ! L'abbé ira donc faire le bien ailleurs, à Autheuil-en-Valois peut-être où on remue ciel et terre pour obtenir un prêtre. En 1876, encore 84 communes de l'arrondissement de Senlis sont soumises à binage : soit 63 % ce qui est un chiffre considérable. L'archiprêtre s'en plaint auprès du Vicaire général du diocèse ; or l'évêque ne peut répondre aux demandes. En 1874, les états

diocésains montrent que 80 regroupements paroissiaux qui devaient être desservis dans le diocèse ne le sont pas. La même année on ne compte plus pour le diocèse que 15 ordinations. Le grand sémiar ne comprend que 56 élèves. Quant aux écoles secondaires ecclésiastiques (St Lucien ; Noyon) elles ne comptent plus que 20 élèves contre 295 en 1854. Les petits séminaires ne font plus recette.

Pour mesurer les difficultés de l'activité pastorale en 1875, il faut donc ajouter, à un héritage déjà peu satisfaisant, la dure réalité d'un déclin immédiat des vocations après la guerre franco-prussienne.

Evidemment, la vacance d'un prêtre fait que les habitudes cultuelles deviennent moins présentes ; des formes originales de piété apparaissent ou l'emportent sur une pratique scrupuleuse. Les pèlerinages locaux, s'ils demeurent l'objet d'une grande dévotion (Montlognon le 3 janvier et le 28 octobre ; Morienvall le 4<sup>ème</sup> dimanche après Pâques ; Nogent-les-Vierges le jour de l'Ascension ; Saintines à la Saint Jean d'été ; Liesse le 15 août) peuvent, et c'est la grande crainte des desservants, être autant de prétextes à danses, libations et autres activités profanes. L'abbé Chrétien, desservant de Thiers et Pontarmé se plaint en 1875 que le pèlerinage de Montlognon, à la source Sainte Geneviève, se termine par des bals. Quant au pèlerinage à la Sainte Fontaine miraculeuse de Léviguen, qui avait lieu le lundi de Pâques et auquel était attachée une indulgence de 40 jours, il est tombé en désuétude.

L'abbé GROSS constate, toujours en 1875, qu' *"on ne se réunit plus à la Sainte Fontaine que pour des divertissements profanes dont la danse est cependant toujours exclue"*. Il ne pense pas qu'il soit souhaitable que le pèlerinage soit restauré *"tant à cause des difficultés d'accès que de l'impossibilité de faire prévaloir des idées religieuses sur des habitudes d'indifférence"*. Les processions rituelles sont, elles, moins fréquentes que sous le II<sup>ème</sup> Empire et, si, à Rouville on suit encore les rogations en 1876, celles-ci ne sont plus mentionnées à Baron alors que l'enquête de 1859 en précisait l'importance.

Au total, la situation de la catholicité n'est pas satisfaisante dans l'arrondissement. Le Valois est terre de mission. Il faut rega-

gner le terrain perdu, reconquérir les esprits, l'emporter enfin sur l'irreligion, la libre-pensée, voire le protestantisme. En effet, le mouvement réformé est important dans l'arrondissement. Héritiers des conquêtes du XVI<sup>ème</sup> siècle, de la réussite des prédications baptistes entreprises dans la vallée de l'Oise sous la monarchie de Juillet, de la Croix-Saint-Ouen aux Ageux, puis, jusqu'à Villeneuve-sous-Verberie et Villers-Saint-Frambourg, les foyers protestants sont vivaces ; on ne recense pas moins de 34 communes qui, en 1876, ont dans l'arrondissement de Senlis, une famille ou une communauté protestantes.

Pour le pouvoir diocésain, la reconquête s'avère également politique. La pratique a en effet, beaucoup souffert de la collusion entre l'Eglise et les anciens partis au pouvoir jusqu'en 1870. Le catholicisme s'est, pour beaucoup, lié à des gouvernements et à des régimes battus en 1876. Ces liens sont d'ailleurs encore attestés par les listes des conseillers fabriciens des paroisses les plus importantes où on retrouve les noms d'anciens élus légitimistes ou bonapartistes ou d'électeurs connus pour leur attachement aux formes les plus conservatrices de gouvernement. L'irreligion puis l'anticléricisme sont avant tout "politiques". Aller à la messe, c'est être du côté des possédants, des "gros", des conservateurs. Cette analyse est répandue dans le Valois (cantons de Betz, de Crépy) où demeurent encore avant 1890 nombre de petites exploitations agricoles et où le vote radical sera rapidement prépondérant. La pratique qu'il s'agit pour le pouvoir diocésain de restaurer, a donc une valeur sociale et politique autant qu'une valeur religieuse. Monseigneur GIGNOUX, qui, en fonction depuis 1841, connaît l'ampleur de l'oeuvre à accomplir, écrit en 1877. *"l'esprit de mission doit habiter nos pasteurs"*.

Le Clergé devient l'instrument privilégié de la reconquête ; l'activité pastorale se fait missionnaire. Ce clergé de combat est un clergé jeune ; les rapports envoyés par les doyens nous montrent une moyenne d'âge de 49 ans dans la doyenné de Senlis, de 50 ans dans celle de Nanteuil. Il est par sa jeunesse, attaché aux idées ultramontaines maintenant définitivement maîtresses dans la hiérarchie catholique et cela va servir l'efficacité de la mission car l'ultramontanisme ce n'est pas seulement la condamnation du rationalisme, du libé-

ralisme, du socialisme et de toutes les autres propositions condamnées par le Syllabus de 1864, ce n'est pas seulement l'adoption du dogme de l'Infaillibilité pontificale (1870) ; c'est aussi le développement en France des liturgies romaines propres à satisfaire l'attente des fidèles, et d'une piété nouvelle, plus intimiste. Le prêtre se veut plus proche des fidèles, plus enclin à partager ou à guider leurs élans de religiosité. La sociabilité cléricale s'ouvre au monde laïc par le jeu des associations pieuses et des confréries. La doctrine de la confession elle-même change. Le rigorisme gallican, exigeant en matière de pénitence, laisse peu à peu place à la doctrine ligurienne (3) où le pardon semble plus assuré, ce qui encourage le fidèle à pratiquer la confession, donc à approcher des sacrements. Comme le note Victor Lucien LECOT fondateur de la "Foi Picarde" en 1866 et futur évêque de Dijon en 1886 : *"dans un arrondissement comme le nôtre, il faut aller au-delà des excuses pour aller à la pratique"*.

Le Vicaire général de Beauvais invite donc ses pasteurs à appliquer dans leur paroisse la doctrine enseignée dans les séminaires et écoles diocésaines. Le pluriel s'impose en l'occurrence car nombre de prêtres de l'arrondissement viennent d'autres diocèses, lesquels sont appelés à pallier les manques de vocation du département de l'Oise. Si le nombre de serviteurs donnés à l'Eglise par un terroir demeure un bon signe de la piété ambiante, Valois et Senlis sont terres bien impies ! Une paroisse aussi importante que celle de Baron ne suscite de 1870 à 1900 qu'une seule vocation qui n'aboutit pas d'ailleurs puisque le jeune Clovis BOURNELLE meurt au grand séminaire à 22 ans (4). Beaucoup de desservants viennent des départements du Nord, du Pas-de-Calais, du Loiret donc de diocèses relativement proches. Les ordos diocésains montrent l'importance de ce mouvement d'arrivée de jeunes prêtres venant de diocèses plus pieux, prêtres d'autant plus attachés à leur nouvelle paroisse qu'ils n'ont pas de racines familiales proches et qu'ils y vivent l'exaltante expérience de la mission. C'est un clergé aux conditions matérielles difficiles comme l'attestent les rapports

des doyens ; la rare approche des sacrements fait que le chiffre du casuel est faible ; la domesticité est rare, souvent familiale et les presbytères sont en mauvais état, les communes propriétaires dans la plupart des cas se souciant peu du confort du locataire. Ces conditions matérielles sont encore rendues plus difficiles par la pratique fréquente du binage qui oblige les pasteurs à de nombreux déplacements. L'abbé PLAIDEUX, desservant à Sery-Magneval, pratique le binage à Glaignes et Rocquemont et se plaint à l'évêque de ces contraintes qui lui pèsent d'autant plus qu'il a 69 ans (1874).

Quels sont les moyens d'action de ce clergé missionnaire ?

Il s'agit d'abord d'organiser la vie associative de la paroisse autour du desservant et d'entreprendre une politique de mobilisation des fidèles, cela en vue d'assurer le maintien de la pratique là où elle est suivie ou son développement là où elle est faible. Il s'agit aussi d'imprégner les fidèles des nouvelles formes de la piété ultramontaine. Une pratique suivie peut en effet changer progressivement de contenu surtout quand s'y agrège un lien privilégié entre le prêtre et le fidèle qui permet que l'évolution s'opère sans vraie rupture. Pour tout cela, les moyens ne manquent pas. Les conseils fabriciens sont revivifiés ; le desservant n'y joue plus forcément un rôle dirigeant et on assiste à l'entrée dans ces conseils de jeunes élus locaux. Les associations de charité et de piété deviennent plus nombreuses et plus actives. En 1898, 50 paroisses de l'archiprêtrie de Senlis ont de telles associations fondées ou le plus souvent relevées par des desservants actifs.

A côté des nombreuses oeuvres (des bons livres ; de la Propagation de la Foi) qui sollicitent la participation financière des pratiquants, se développent des associations de charité comme par exemple à Béthisy-Saint-Pierre l'Association de Saint-François Xavier pour les hommes et de Sainte-Elisabeth pour les femmes. Les confréries de piété sont nombreuses également, dans les villes bien sûr, mais aussi dans les petits villages du Senlisis (Ermenonville ; Eve). Les vocables sous lesquels elles se placent témoignent des acquis de la piété ultramontaine, du

(3) Alphonse-Marie de LIGUORI (Saint) 1696-1787. Il fonda en 1732 l'ordre du Rédemptoristes.

(4) Les congrégations féminines attirent davantage : six vocations à Baron pendant le même intervalle encore qu'elles ne soient issues que de deux familles.

culte marial et de celui du Sacré-Coeur. A Crépy-en-Valois, on recense les confréries du Sacré-Coeur, de la Sainte Vierge, de la bonne mort. On retrouve là, l'influence du liguorisme et les progrès d'une religiosité fondée sur l'espérance de la Rédemption et de l'Intercession. Ces groupements se répartissent d'une façon homogène dans l'arrondissement. On en compte en 1877, 12 dans les cantons de Betz et de Crépy, 11 dans celui de Nanteuil et 19 dans celui de Senlis. Tout concourt donc à affirmer de nouvelles formes de piété, mieux adaptées à la religiosité des fidèles. Le culte marial, le culte du Sacré-Coeur qui n'atteint que lentement la sensibilité populaire, et le culte de l'Enfant-Jésus se développent ; le Temps de la Nativité et de l'Épiphanie deviennent plus importants ; l'habitude du sapin de Noël se généralise, sans pour autant qu'on renonce aux grandes fêtes du Temps ordinaire : la Fête Dieu est célébrée à Nanteuil avec un éclat tout particulier. Cette religion de la Rédemption et de l'Espérance, de la foi toute simple, permet une pratique plus suivie et plus large. La première communion des enfants, dont la retraite qui la précède est un moyen de mobilisation précoce, et l'approche plus fréquente par les fidèles du sacrement de l'Eucharistie ne traduisent-elles pas cependant un moindre respect de la Présence réelle du Christ ?

Par ailleurs la "mission" s'accompagne de nouvelles méthodes ecclésiales d'éducation. Le catéchisme devient plus rigoureux. L'assiduité des enfants est fortement recommandée ; cela n'est pas sans importance au moment où se préparent les grandes lois laïques. L'enfant devient l'enjeu privilégié de la mission. En 1868, l'abbé DARTOIS avait déjà, depuis sa cure de Croüy-en-Thelle, proposé à Monseigneur GIGNOUX l'adoption par l'ensemble des prêtres, d'une méthode pédagogique visant à "faire passer aux enfants tout le catéchisme en une seule leçon", cela grâce aux chiffres qui servent à guider l'enfant :

- chiffre 1 nous rappelle qu'il y a un Dieu un chef visible de l'Eglise, un baptême,
- le chiffre 2, nous rappelle qu'il y a deux sortes d'anges, deux choses en nous, un corps et une âme, deux moyens que Dieu a établis pour nous sanctifier (la prière et les sacrements)

- le chiffre 3, nous rappelle qu'il y a trois principaux mystères, trois personnes en Dieu, trois vertus théologales.

Et cela jusqu'à 12 ! L'importance du catéchisme ne cesse de croître. A Baron en 1905 sous peine d'être interdit de première communion, il faut que l'enfant y assiste journalièrement pendant deux ans, alors que la tradition voulait qu'une trentaine de dimanches suffise !

Se développent aussi, à partir de 1870, les prédications. Les paroisses accueillent des réguliers venus prêcher la retraite pour les confirmands. Ce sont souvent des amis de séminaire des desservants locaux. Ils sont Franciscains, Dominicains, voire Rédemptoristes puisque ceux-ci sont installés à Thury-en-Valois. Les visites pastorales de l'évêque sont plus fréquentes après 1870, justifiant le rythme plus soutenu des prédications et des confirmations. Elles sont accompagnées de manifestations grandioses. A Baron en 1875, on accueille Monseigneur GIGNOUX avec des arcs de triomphe : les boiseries du chœur sont vernies, la grille redorée, une pierre commémorative est placée sur le parvis. Tout cela renforce le sentiment d'appartenir à la communauté paroissiale, sentiment constamment cultivé, entretenu par les pasteurs les plus actifs. Après 1880, se multiplient les catéchismes de persévérance pour les adolescents, les messes des conscrits ce qui permet d'associer le nationalisme à la piété, et des pratiques plus locales comme celle à Baron du pain bénit qui consiste à ce que chaque famille offre à tour de rôle un pain, lequel sera sanctifié à la messe dominicale.

Les pèlerinages, eux aussi revivifiés par les récentes apparitions mariales dont le Pape Pie IX a souligné "*la lumineuse évidence*", permettent aux desservants de développer la sociabilité des pratiquants et de canaliser une piété populaire toujours encline au merveilleux.

Dans l'archiprêtrerie de Senlis, les curés les plus actifs multiplient les initiatives soit en agrégeant leurs fidèles aux pèlerinages diocésains vers Lourdes, soit en les emmenant vers les lieux de pèlerinage les plus proches. Le lien personnel entre le pasteur (évêque ou curé) et le fidèle en devient plus intime et plus fort.

Les desservants favorisent également la mise en place d'associations profanes qui ont pour but de renforcer encore la cohésion paroissiale cela même en dehors de la pratique et de ses prolongements moraux ou charitables. Les compagnies d'arc en sont le meilleur exemple ; leur création dans la décennie 1895-1905 perpétue la vieille tradition de l'archerie du Valois souvent mise à mal à l'époque révolutionnaire et montre l'attachement aux vertus du terroir. On voit même à Baron, le curé du village être sacré roi de la compagnie. Il faut dire que l'abbé MASSE s'entraînait consciencieusement dans le jardin du presbytère et qu'il tenait à être le plus efficace dans cette compagnie dont le nom était tout un programme : "La Renaissance baronaise". Comment ne pas voir là, un encouragement au patriotisme villageois, défenseur scrupuleux des traditions et attaché à la vraie foi ? Dans les mêmes années 1900, on distribue aux meilleurs élèves du catéchisme des images pieuses accompagnées au verso de textes nationalistes et cléricaux ; on laisse en souvenir des retraites de confirmation, un crucifix par famille et il arriva que puissent être édités, dans certaines paroisses actives, d'éphémères bulletins paroissiaux (Baron 1900-1902 ; Plailly 1905-1940) Lévignen 1901-1903). Les bulletins associent une revue des mois faisant le résumé des grandes informations nationales ou internationales, des histoires édifiantes, des indications calendaires sur les jours de jeûne et les jours de fête, des éléments d'état civil. Certains de ces bulletins se feront polémiques à l'heure des grandes querelles comme "le Pain bénit" de GILOCOURT (1913) ou le bulletin paroissial d'ORRY (1906).

Il n'y a là au total toute une stratégie de mission. Les pasteurs vivant en communauté plus étroite avec leurs fidèles façonnent une religion plus intériorisée, mais aussi plus collective. La messe cesse d'être l'obligation canonique cautionnée par telle ou telle autorité politique : elle n'est plus seulement la réponse régulière au besoin de rassemblement que connaît chaque communauté villageoise ; elle tend à devenir mais c'est lent et difficile, le moment privilégié de l'extériorisation commune d'une foi réelle.

La forte pratique n'est plus comme en 1875, la manifestation de la sociabilité

estivale ; les recensements et rapports de l'époque montrèrent en effet une forte diminution du nombre de messalisants l'hiver ; elle témoigne après cet effort missionnaire de l'appartenance à une communauté de pensée, de piété et par extension d'action politique.

Quel est, à la veille des grands débats sur les projets de Lois visant à séparer l'Eglise et l'Etat, le bilan de l'effort missionnaire accompli dans l'arrondissement de Senlis ?

Sur bien des points les succès sont importants :

\* Un tissu clérical dense est mis en place, il est attesté par :

- le renforcement de la sociabilité ecclésiastique : les desservants se rencontrent souvent, lors des conférences hebdomadaires de doyenné, lors des examens des catéchisme ou lors de la retraite annuelle à Beauvais.

- le nombre de congrégation dans l'arrondissement avant 1901 : on compte 34 congrégations féminines, à vocation enseignante, hospitalière ou charitable et 7 congrégations masculines dont les Bénédictins de Béthisy-Saint-Pierre, les Rédempteurs de Thury-en-Valois et les Maristes de Saint-Vincent de Senlis.

- le dynamisme des associations de piété et de charité qui regroupent les défenseurs du concordat : à Senlis, Léon FAUTRAT, conseiller municipal, est membre d'une demi-douzaine d'associations où il retrouve d'autres élus locaux comme Sainte-Beuve et de Parseval.

\* Les grandes Fêtes calendaires connaissent un succès accru. Les cérémonies deviennent grandioses, servies en cela par le soin apporté à l'embellissement des édifices. Les donateurs et les membres d'associations pieuses y ont beaucoup contribué ; à Senlis les soeurs de Saint-Joseph de Cluny ont constitué une association qui se donne pour tâche de contribuer à l'ornement des églises des paroisses les plus démunies.

\* La résistance assez forte aux grandes Lois laïques :

Dans le Senlisis, l'enseignement primaire reste encore largement congréganiste en 1902 ; il arrive même que dans certaines communes comme Ermenonville, Orrouy,

Gilocourt, Acy-en-Multien l'enseignement public soit assuré par des soeurs.

Les facteurs d'échec semblent cependant l'emporter :

- Il n'y a pas de retour à une pratique majoritaire. Le taux de messalisants reste faible dans l'arrondissement. Il est d'ailleurs remarquable que la défense cléricale en 1905-1910 se soit plus fondée sur le thème de la sauvegarde d'une liberté menacée que sur celui de la défense de la catholicité. Il faudra attendre 1920 pour voir augmenter de façon significative le nombre de messalisants, cela étant à mettre en relation au plan local avec l'arrivée de nombreux immigrants belges et polonais et au plan national avec l'affirmation d'une politique plus conciliante à l'égard des catholiques :
- la reconquête politique a elle aussi échoué. Les radicaux majoritaires dans le département en 1898, 1902, 1906 le sont également

dans le Valois en 1898 et 1906 où les victoires aux élections législatives du Maire de Crépy, Gustave CHOPINET se font sur des thèmes anticléricaux.

Au total, le remarquable effort de mission entrepris bute sur une majorité hostile. Le Senlisis et surtout le Valois et la vallée de l'Oise sont largement acquis aux idées radicales qui associent à l'anticléricisme militant, la défense de la république menacée par la collusion entre les cléricaux et les conservateurs. Ajoutons que cette majorité républicaine s'organise elle-même de façon efficace, multipliant après 1898 les comités républicains cantonaux, les associations de libre pensée, dont celle, très active, de la vallée de l'Automne (Auguste CASTELLANT) et s'appuyant assez largement par ses leaders et ses motions sur les loges du Grand Orient les plus proches (La Sincérité fraternelle à Creil ; l'Etoile de l'Espérance à Beauvais).



BEAUVAIS,

TYPOGRAPHIE DE D. PERE, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ,  
rue Saint-Jean. .





